

L'EPOQUE. (1)

I.

LA LIGUE DES IMPIES.

Depuis dix-huit cents ans que notre Eglise existe,
Cruautés des bourreaux, arguments du sophiste,
Elle a su résister à toute agression,
Et nul n'a pu la vaincre en obstination.
Cirques et chevalots, grils posés sur des flammes,
Rouages hérissés de crampons et de lames,
Ont tout d'abord prouvé que la foi du chrétien,
S'il s'agit de souffrir, ne s'étonne de rien.

Mais ce qui mieux encor présage sa durée,
C'est sa ruine en vain par Voltaire jurée.
Jamais assurément complot vaste et hardi
Ne fut contre la Croix plus dextrement ourdi ;
Chacun avait son mot et sa tâche assignée ;
Au pied même de l'arbre on porta la cognée ;
On voyait manœuvrer tous ces esprits railleurs,
De la philosophie habiles artilleurs,
Tant qu'enfin pleinement ils restèrent les maîtres.
Comme chiens enragés on poursuivit les prêtres.
Nous nous le rappelons, le civique abattoir
Où sur les fronts tombaient la hache et l'assommoir ;
De Jésus et des saints les images brisées
Roulaient à terre, objet d'insultantes risées,
Et d'écueil en écueil la France avec effroi
Se débattait, vaisseau démanté de son Roi.
Il fallut courtiser ces foules crapuleuses
Qu'enferment dans leur sein les cités populeuses ;
Trône, autel, mœurs et les lois, et noblesse et clergé,
Tout dans un lac de sang disparut submergé.

Cinquante ans ont passé sur ce désastre immense.
Et voici que la lutte entre nous recommence.
Les deux camps ennemis, après tant de combats,
Sont encore en présence et ne mollissent pas.
Plus vive que jamais la guerre se rallume ;
Chacun fourbit son arme et lance son volume.
Les modernes Titans voudraient chasser du Ciel
Le Dieu de l'Evangile. Or, dans ce grand duel
Entre les esprits-forts et Jésus, je parie,
Voyez le préjugé ! pour le fils de Marie.
Je crois qu'il vivra plus que nos libres penseurs,
Le Collège-de-France et tous ses professeurs.
Son culte indestructible est une citadelle
Que de tout temps en vain assiégea l'infidèle ;
L'édifice est solide et fondé sur le roc,
Et des assauts humains redoute peu le choc.

Et cependant l'espoir de la philosophie,
Et de saper un jour la Croix qu'elle défie.
Raisonneuse superbe, elle s'est dit souvent
Que ce sont là hochets bons à mettre en avant

(1) M. Amédée Pommier est un homme de cœur, comme nos lecteurs le verront bientôt, qui a laborieusement appris l'art difficile, et aujourd'hui fort négligé, de faire parler à la muse la langue ferme et nette du bon sens. En s'engageant à nous donner la série de satires dont nous commençons la publication, il ne prétend point obliger l'inspiration de venir le visiter à heure fixe. Les autres morceaux qu'il doit nous communiquer paraîtront donc à intervalles indéterminés, selon l'occasion ; mais l'occasion d'écrire une satire n'est pas si rare au temps où nous sommes, et nous pouvons espérer que M. Pommier la saisira souvent ; il est assez sûr de son talent pour ne pas la manquer. Nos lecteurs se féliciteront comme nous de voir accourir à la défense de la religion un talent si remarquable et un si loyal esprit.

Note de l'éditeur de l'Univers.

Dans l'enfance du monde, et qu'une fois adulte,
L'humanité se peut fort bien passer de culte,
Elle nous plaint d'avoir sur les yeux ce bandeau.
Toutes les vérités qu'embrasse le Credo,
Au gré de son orgueil, sont des fables usées,
Des contes puérils et des billevesées.
Voltaire n'est pas mort : son venin répandu
Aux veines de cet âge est trop bien descendu.
Le siècle dix-huitième a son arrière-garde
C'est toujours son esprit, c'est la même cocarde ;
Ses fils fouillent encor tout ce vieil arsenal
Des Bayle, des d'Holbach, des Naigeon, des Raynal,
Et, quoi qu'on en ait dit, leur intime pensée
Est de mener à fin la jouë commencée.
Seulement, pour masquer ces projets de païens,
Leurs propos sont discrets, décents, quasi chrétiens
Et ceci plus que tout m'exaspère et m'indigne,
De voir tel incrédule, hypocrite insigne,
Affecter, professeur en toute occasion
Un prétendu respect pour la religion ;
Dire : Vous le voyez, pour elle je suis juste ;
Lui prodiguer les noms de très sainte et d'auguste,
L'annuler, la tuer en ne lui manquant pas,
Et recrucifier Jésus-Christ, chapeau bas.
Est-ce-encor, du côté des cagots, je vous prie,
Que sont l'intolérance et la tartuferie ?
Du reste, le Très-Haut, par vous si bien traité
Sera de vos égards infiniment flatté.
Vous voulez bien de lui parler avec mesure,
Messieurs : le procédé lui plaira, je m'assure.
Dérision ! malgré ces cauteleux dehors,
Les prêtres sont tenus pour un dangereux corps,
Et décriés, noirs, passent auprès des masses
Pour charlatans sacrés et faiseurs de grimaces.
L'impopularité des ministres du Ciel,
Et tant d'écrits contre eux pleins de rage et de fiel,
Ne prouvent qu'une chose, à savoir que l'athée
Voudrait voir de la foi l'extinction hâtée.
La distance est petite, on m'en fera l'aveu,
De la haine du prêtre à la haine de Dieu ;
Si l'on aimait le maître, on aimerait l'apôtre,
Et l'on n'attaque l'un que pour détrôner l'autre.

Une fièvre fatale a saisi nos Français
Qui semblent maintenant au plus fort de l'accès.
Le parti philosophique a répandu l'alarme ;
On jette les hauts cris ; on fait un grand vacarme
Des usurpations et des empiétements
D'un clergé redoutable en ces accroissements.
Le nom d'ultramontains, creuse et banale insulte,
A grand renfort de voix sonne dans ce tumulte ;
Il sert d'épouvantail, et comme les nivaux
Ne se trouvent pas tous dans les rangs des bigots.
Il n'est fable aujourd'hui, ni bêtise si lourde,
Mensonge monstrueux, absurdité ni bourde,
Qu'on ne fasse accepter de nos pauvres bourgeois.
Qui mordent comme on veut et gobent tout sans choix.
On leur fait redouter d'énormes félonies ;
On ressasse à plaisir de vieilles calomnies ;
La raison n'y peut rien : c'est un acharnement
Qui ferme leur esprit à tout discernement.
Ils écoutent hurler la presse libérale,
Et rien ne peut guérir leur cécité morale.
Pour quelques-uns, gens sots à trente-six carats,
Les membres du clergé sont tous des scélérats ;
Ils songent avec joie au temps où la mitraille
Faisait aux esprits-forts raison de la parole.